

HA-MATANAH

LA RIME DU
DESTIN

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.

ISBN 9791042533700

Dépôt légal : août 2026

Chapitre 1

L'écho de la Touraine

Le réveil de Laura sonna avec une insistance métallique qui semblait lacérer la brume matinale accrochée aux bords de la Loire. Dans sa chambre située au troisième étage d'un vieil immeuble de la rue nationale, à Tours, la jeune fille resta immobile sous sa couette, les yeux fixés sur les moulures du plafond que la lumière grise de mars commençait à peine à dessiner. C'était un lundi ordinaire, un lundi de terminale, lesté par la perspective des épreuves du baccalauréat qui approchaient comme un orage inévitable.

Sa chambre était son sanctuaire, un désordre organisé de livres de poche écornés, de carnets de notes aux couvertures de cuir et de tasses de thé refroidies. Une odeur de vieux papier et de lavande y flottait en permanence, un parfum qui rassurait Laura, autant qu'il l'isolait du monde extérieur. Sur son bureau, *Le Monde comme volonté et comme représentation* de Schopenhauer voisinait avec des manuels de géographie, témoignant de son désintérêt poli pour le programme scolaire au profit de quêtes plus métaphysiques.

Elle finit par se lever, ses pieds nus rencontrant la fraîcheur du parquet de chêne.

Elle s'approcha de la fenêtre et écarta les rideaux. Dehors, le tramway de Tours glissait silencieusement sur ses rails, et quelques passants pressés disparaissaient dans les rues adjacentes. Laura se sentait, comme souvent, spectatrice d'un film dont elle aurait perdu le scénario. Elle se percevait comme une silhouette « excentrée », une note dissonante dans la symphonie parfaitement réglée de la vie tourangelle.

Le petit-déjeuner fut, comme chaque matin, un exercice de diplomatie familiale. Dans la cuisine baignée de vapeur, son père, Pierre, un ingénieur à la rigueur rassurante, lisait la presse sur sa tablette tandis que sa mère, Sophie, s'activait pour préparer le goûter de Hugo, le petit frère de dix ans.

— Tu as l'air bien pensive ce matin, Laura, lança Sophie en lui tendant un bol de café. Tu as encore passé la nuit à lire ?

— Juste un peu, maman. J'avais besoin de finir un chapitre.

— La philo ne te donnera pas ton bac toute seule, intervint Pierre sans lever les yeux de son écran. Il ne faudrait pas négliger les maths.

Laura ne répondit pas. Elle savait que son père s'inquiétait pour son avenir, mais, pour elle, les mathématiques n'étaient que des structures froides, incapables de rendre compte de la complexité des sentiments qui l'habitaient.

L'ambiance changea brusquement lorsque Sophie ramassa le courrier déposé sur le buffet. Une enveloppe crème, épaisse, d'une élégance inhabituelle, attira son attention.

— Oh, regardez ! L'invitation pour le mariage d'Élodie est enfin arrivée !

Élodie était la cousine préférée de Laura, ou du moins la seule avec qui elle entretenait un lien de complicité réelle. Le mariage devait avoir lieu en Mayenne, la région d'origine d'une bonne partie de la famille, lors du week-end de Pâques.

— « Célébration à Craon », lut Sophie avec enthousiasme. C'est dans moins d'un mois ! Il va falloir qu'on s'organise pour le logement. Pierre, tu t'en occupes ?

Laura sentit une légère pointe d'angoisse. Les fêtes de famille étaient pour elle des épreuves d'endurance sociale où elle devait justifier ses choix, sourire à des oncles oubliés et subir les comparaisons avec des cousins plus « réusis ». La journée au lycée Descartes ne fit que renforcer ce sentiment d'isolement. À la pause de dix heures, elle retrouva Chloé et Sarah sous le grand platane de la cour. Ses deux amies étaient en pleine discussion sur le bal de promo et les tenues qu'elles comptaient porter.

— Laura, tu imagines ? Chloé a trouvé une robe incroyable dans une friperie du Vieux Tours ! Et toi, tu vas mettre quoi pour le mariage de ta cousine ? demanda Sarah.

Laura haussa les épaules, ses doigts triturant la sangle de son sac à dos.

— Je n'y ai pas encore pensé. C'est en Mayenne, au milieu de nulle part. Je ne suis même pas sûre d'avoir envie d'y aller.

— Arrête de faire ta rabat-joie ! s'exclama Chloé. C'est l'occasion de sortir de tes bouquins. Et puis, qui sait ? Peut-être qu'il y aura un beau garçon de la campagne pour te déridier.

Le rire de ses amies résonna dans la cour, un son léger et insouciant qui parut étranger à Laura. Elle les aimait, mais elle avait parfois l'impression de parler une langue morte qu'elles ne comprenaient plus. Elle préféra s'éclipser vers la bibliothèque du lycée, se réfugiant entre deux rayons de littérature classique pour savourer un silence que seule l'odeur du papier savait rendre supportable.

Le soir venu, l'atmosphère à la maison était nettement plus tendue. Pierre, installé devant l'ordinateur familial, affichait une mine déconfite.

— C'est incroyable, grogna-t-il. Il n'y a plus une seule chambre d'hôtel disponible à trente kilomètres à la ronde autour de Craon. Tout est complet pour le week-end de Pâques. Entre le mariage et le festival local, la région est saturée.

— Même les gîtes ? demanda Sophie, inquiète.

— Même les gîtes. J'ai tout essayé. Les chambres d'hôtes, les petits hôtels... rien. On ne va quand même pas dormir dans la voiture.

Laura, qui lisait sur le canapé, leva les yeux. Une part d'elle espérait secrètement que ce problème logistique annulerait leur départ. Mais son père n'était pas homme à abandonner si facilement. Ses doigts couraient sur le clavier, explorant des sites de réservation de plus en plus spécialisés.

— Attendez... murmura-t-il soudain. Je viens de trouver quelque chose. Un château, le Château de Craon. Ils font des chambres d'hôtes.

— Un château ? Ça va nous coûter une fortune, Pierre, objecta Sophie.

— Pas forcément. Ils ont des tarifs « basse saison » pour les familles et c'est à cinq minutes du lieu de la réception. Apparemment, c'est un domaine historique, très calme.

Il fit pivoter l'écran vers elles. Laura s'approcha. Sur la page web, une photo en noir et blanc montrait une bâtisse imposante, une structure de pierre blanche aux lignes rigoureuses, flanquée de tours massives. Le château semblait émerger d'un océan de verdure, solitaire et majestueux. Une étrange sensation, comme un courant électrique parcourant sa colonne vertébrale, saisit la jeune fille. Ce n'était pas de l'admiration,

mais une forme de reconnaissance immédiate, comme si le lieu l'appelait déjà.

— C'est magnifique, reconnut Sophie. Et regarde ces jardins... Laura, ça te plaira, tu pourras réviser tes auteurs au calme.

— Si c'est le seul endroit, alors prenons-le, dit Laura d'une voix plus basse qu'à l'accoutumée.

Pierre ne se le fit pas dire deux fois. En quelques clics, la réservation fut confirmée. « Chambre des Oliviers, pour Mademoiselle Laura ». Le nom de la pièce résonna en elle.

— Voilà, c'est fait ! triompha Pierre. On partira le vendredi soir. On aura tout le samedi pour s'installer avant le mariage le dimanche.

Pendant que ses parents continuaient de discuter des détails logistiques, Laura retourna à sa fenêtre. La Loire, en bas, coulait vers l'Atlantique, emportant avec elle les reflets des lumières de la ville. Elle se sentait à l'aube d'un voyage qui ne serait pas qu'une simple escapade familiale. Tours, son lycée, ses amies, tout cela lui paraissait déjà s'effacer au profit de cette image de château de pierre blanche, le cœur battant, et débordant d'enthousiasme, elle ferma les yeux, et, pour la première fois depuis des mois, elle ne pensa plus au baccalauréat, mais à ce silence de granit qui l'attendait en Mayenne.

Chapitre 2

L'appel du bocage

Le soleil d'avril, encore timide, mais déjà porteur d'une clarté printanière, filtrait à travers les rideaux de lin de la chambre tourangelle. Il jetait des lueurs incertaines, presque poudreuses, sur les piles de fiches cartonnées qui jonchaient le bureau de Laura. Pour la jeune fille de dix-huit ans, ces rectangles de papier colorés, couverts d'une écriture serrée citant Kant, Hegel ou les vers mélancoliques de Baudelaire, n'étaient plus de simples outils de révision. Ils étaient devenus les murs d'une prison invisible, une architecture de savoir pur qui l'isolait du monde vibrant de l'autre côté de la vitre.

À quelques semaines seulement du baccalauréat, l'air de Tours lui semblait saturé d'une urgence sourde, une pression sociale et intellectuelle qu'elle ne parvenait plus à porter seule. Elle se sentait comme une note suspendue, une dissonance volontaire dans une partition trop parfaite, attendant une résolution qui tardait à venir, une évasion qu'elle n'osait pas encore nommer. Elle habitait ses journées comme on habite une salle d'attente, les yeux perdus sur les reflets de la Loire.

Laura poussa un long soupir qui fit s'envoler une fiche d'histoire-géo consacrée à la géopolitique mondiale. Elle laissa son regard errer par la fenêtre, au-delà des toits d'ardoise bleue de la cité de la soie. Là, le ciel de Touraine, d'un azur si pâle qu'il en devenait presque translucide, se mariait à la pierre de tuffeau, cette roche calcaire dont la blancheur crémeuse donnait à la ville son aspect de décor de théâtre. Elle aimait profondément cette ville, ses quais de Loire où elle avait passé tant d'heures à lire, sa douceur de vivre légendaire, mais, en ce matin de départ, elle n'éprouvait qu'un immense besoin de vide. Un besoin de s'extraire de cette identité de « brillante bachelière littéraire » pour redevenir, simplement, une âme en quête de quelque chose de plus vaste, de plus authentique, loin des schémas préétablis par son éducation.

— Laura ! On y va ! Papa a déjà fini de charger le coffre et il commence à s'impatienter !

La voix perçante de Hugo, son jeune frère de dix ans, brisa net sa réflexion. Laura ferma les yeux un instant, savourant les dernières secondes de cette solitude qu'elle chérissait tant. Hugo était son antithèse absolue. Alors qu'elle se perdait dans les méandres de la pensée phénoménologique, lui habitait son corps avec une énergie débordante, une vitalité brute qui ne s'encomrait pas de métaphysique. C'était un esprit pragmatique, un explorateur du quotidien qui ne comprenait pas comment on pouvait passer des heures immobiles à regarder le mouvement lent des nuages ou à souligner, d'un trait de crayon fiévreux, des passages entiers dans un vieux roman de Jane Austen. Pour lui, le monde était un terrain de jeu ; pour elle, c'était un texte à déchiffrer.

Elle se leva enfin, lissant sa jupe de coton sombre, et attrapa son sac à dos ainsi que ses inséparables oreillettes. Son casque audio n'était pas un simple accessoire technologique ; c'était son armure, son rempart personnel, un sanctuaire portatif. En y diffusant ses mélodies préférées, des nappes de piano minimalistes, des compositions de Satie ou de l'indie-pop éthérée aux voix vaporeuses, elle se créait un espace sacré où le tumulte familial ne pouvait l'atteindre. C'était sa manière à elle de voyager tout en restant immobile. Lorsqu'elle descendit l'escalier, l'agitation dans le hall d'entrée était à son comble, contrastant violemment avec le silence de sa chambre. Son père, les sourcils froncés par l'effort de l'organisation millimétrée, vérifiait une dernière fois la liste des bagages sur son téléphone. Sa mère, Sophie, rayonnante de cette excitation particulière qu'ont les gens qui retournent « chez eux », rangeait frénétiquement des provisions pour le voyage dans une glacière. Ils étaient heureux, d'un bonheur simple et communicatif. Pour eux, ce retour en Mayenne, cette terre d'origine qu'ils avaient quittée pour la réussite professionnelle à Tours, était un pèlerinage nécessaire. C'était l'occasion de montrer aux cousins, aux oncles et aux tantes que, malgré le succès, ils n'avaient jamais vraiment coupé le cordon avec le bocage.

— Tu n’as rien oublié, ma chérie ? Tes fiches ? Tes manuels ? Tes stylos préférés ? demanda sa mère en lui caressant la joue d’un geste tendre, empreint d’une légère inquiétude maternelle.

— J’ai tout ce qu’il me faut, maman, rassure-toi, répondit Laura avec un sourire un peu lointain, déjà ailleurs.

Elle s’installa à l’arrière de la voiture familiale, s’accaparant le côté fenêtre, tandis que Hugo s’agitait déjà à côté d’elle, cherchant désespérément sa console de jeux dans le désordre des sacs. Dès que le moteur vrombit et que la voiture s’engagea dans les rues pavées du Vieux Tours, Laura ajusta son casque sur ses oreilles. La voix mélancolique d’une chanteuse scandinave s’éleva, une plainte douce qui semblait scander le défilement des façades bourgeoises. Ils franchirent la Loire, cette reine majestueuse dont les eaux sombres charriaient des siècles d’histoire, puis l’autoroute commença à dévorer les kilomètres, effaçant peu à peu les contours familiers de sa vie quotidienne.

Le paysage changea par paliers successifs, comme si la nature elle-même se préparait à changer de registre. La Touraine, avec ses jardins ordonnés, ses vignobles alignés comme des régiments et ses châteaux de la Loire à la renommée mondiale, céda la place à des étendues plus secrètes, plus rudes. On passait de la pierre de lumière au granit de l’ombre. Le Maine approchait. À mesure qu’ils s’enfonçaient vers le nord-ouest, le relief devenait plus vallonné, plus sinueux. Les grandes cultures intensives laissaient place au bocage mayennais, ce damier complexe de haies vives, de murets de pierres sèches et de prairies d’un vert si profond qu’il semblait presque artificiel.

Laura regardait ce changement avec une fascination qu’elle ne parvenait pas à s’expliquer de manière rationnelle. Elle, la citadine qui aimait le confort des librairies chauffées et le rythme rassurant des tramways, se sentait étrangement appelée par ce vert sauvage. C’était une couleur ancienne, une couleur de légende, qui résonnait avec son tempérament rêveur. Elle se perdit dans des réflexions sur le déterminisme et la liberté. Elle étudiait en cours le mythe de la caverne de Platon, mais, en voyant ces routes étroites bordées de vieux

chênes dont les branches s'entremêlaient au-dessus de la chaussée, elle se demandait si l'on ne revenait pas toujours, par des chemins détournés, vers un point d'origine que l'on ne connaissait pas encore, une destination gravée dans nos gènes bien avant notre naissance.

— Regardez ! On passe le panneau « Craon » ! C'est écrit en gros ! s'enthousiasma Hugo en tapant de ses mains moites contre la vitre.

Le père de Laura ralentit l'allure. Ils entraient dans la petite cité de caractère, un bourg où le temps semblait avoir suspendu sa course depuis des décennies. Des rues anciennes dans le centre, des maisons de granit gris dont les fenêtres étaient parées de rideaux de dentelle, et le calme presque irréel de la place du marché avec ses halles d'une autre époque contrastaient violemment avec l'effervescence permanente de Tours. Laura retira une oreillette, laissant le monde extérieur pénétrer dans son sanctuaire. Le silence de la campagne mayennaise semblait filtrer à travers les joints des portières, un silence épais, organique, chargé de l'odeur de la terre humide et du parfum entêtant de l'ajonc en fleur.

— Écoutez les enfants, commença son père en se garant sur une place ombragée, comme il n'y avait plus la moindre place chez les grands-parents avec l'arrivée massive des cousins pour le grand rassemblement, votre mère et moi avons décidé de marquer le coup. Nous avons réservé une suite au Château de Craon. Ce n'est pas tous les jours qu'on peut s'offrir une telle expérience, une immersion totale dans l'histoire de notre région !

La voiture s'engagea alors vers la sortie du bourg. Après quelques centaines de mètres, le grand portail du domaine apparut, dressant ses piliers de pierre couronnés de lions héraldiques un peu mangés par le lichen. La grille monumentale en fer forgé s'ouvrit lentement, comme pour laisser entrer la famille dans un autre siècle. Ils s'engagèrent dans une longue allée majestueuse, bordée de platanes dont les troncs massifs semblaient être les colonnes d'un temple naturel.